

« Aux armes, écrivains!... »

Paul Chamberland and Serge Legagneur

Volume 32, Number 1 (187), February 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31843ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chamberland, P. & Legagneur, S. (1990). « Aux armes, écrivains!... ». *Liberté*, 32(1), 41–56.

PAUL CHAMBERLAND
SERGE LEGAGNEUR

«AUX ARMES, ÉCRIVAINS!...»*

Montréal, le 30 janvier 1989

Mon cher Paul,

Afin de prolonger notre échange sur le slogan-calque «POÈTES, À VOS ÂMES!», j'irai ici volontiers de quelques observations.

Premièrement, l'inspiration du slogan m'intéresse plus, en vérité, que son sens et sa signification. En effet, les poètes, en ce qui les concerne, n'ont jamais vécu différemment. Mais dans notre civilisation outrancièrément matérialiste et techniciste, cela peut émouvoir qu'il surgisse d'une conscience une alerte en faveur de l'ÂME.

Deuxièmement, le concept «âme», tel qu'il persiste à flotter sur l'Occident dans son halo romantico-religieux, ne me comble pas vraiment. Si je crois dans quelque chose de cet ordre-là, c'est dans une entité plus complète, plus complexe, à la fois matérialité et spiritualité, genre corps-esprit, en même temps archétypale (Pardon! Monsieur Jung...), individuelle, en situation et en perpétuelle évolution. Comme le pensent des sages de toujours et des hommes de science d'aujourd'hui.

* Thème du colloque de la Communauté radiophonique de langue française tenu à Arles en juin 1989. La correspondance entre MM. Chamberland et Legagneur a été diffusée le 14 janvier 1990, sur les ondes de la radio FM de Radio-Canada.

d'hui, le corps et l'esprit, à ce niveau de notre réalité, seraient des manifestations complémentaires et indissociables d'une seule et même énergétique. Et je comprends du même coup que nous sommes les coauteurs de notre ÊTRE tout entier, dans l'intelligence comme dans l'aliénation.

Troisièmement, malgré une certaine poétique mécaniste des dernières décades – expression tant soit peu de notre imaginaire collectif – est-ce bien aux poètes qu'il convient d'adresser cet impératif plutôt qu'aux détenteurs de gros pouvoirs? À moins qu'on cède ici à l'indicatif freudien: «... Pour le reste, adressez-vous aux poètes...»¹ Alors serait-ce enfin permis de croire que dans chaque poète sommeille un «ami de la sagesse»?

Quatrièmement, «POÈTES À VOS ÂMES!» – OUI, répondent-ils, mais prêtez-nous quelques-unes de vos aRmes!

Voilà, mon cher Paul, quatre de mes irritations... À présent, dis-nous ce que tu vois!

En toute amitié.

Serge Legagneur

* * *

Montréal, le 12 février 1989

Mon cher Serge,

Tu te préoccupes très rapidement de l'âme, dont on voudrait en effet que le soin en soit électivement confié aux poètes. Mais l'empressement débonnaire de ce «on» dissimule un motif malaisément avouable. J'essaie d'explicitier le

1. Je cite de mémoire.

sous-entendu, ce qui donne: «l'âme, c'est votre affaire, nous, pendant ce temps-là, on s'occupe des choses sérieuses». Sans doute celles, pour reprendre ta formule assez éloquente, des «détenteurs de gros pouvoirs».

Mais voici que les poètes, en tout cas plusieurs d'entre eux, sont devenus, disons pour faire bref, marxistes, signifiant par là que la poésie allait désormais se mêler des affaires sérieuses. Nous en sommes revenus, nous avons fini par comprendre que la poésie était ainsi engagée dans une impasse. Mais quand même, n'avons-nous pas gardé le «r» d'«affaires» et de «révolution» pour en doter l'âme, et en faire une aRme? Et ce qui a pu sembler une impasse, mieux interrogée, ne s'avère-t-elle pas un détour, inévitable, nécessaire? Je m'interroge, je ne suis sûr de rien.

Depuis longtemps déjà, Rimbaud avait déploré le «veuvage» de «la si pauvre âme», lui qui par contre assignait à la poésie un avenir «matérialiste». Je bouscule un peu le train de pensée (je sais que tu es homme à pouvoir sauter dans un train en marche!) et transforme l'énoncé de la question. De quoi l'âme serait-elle l'arme? Ou encore, quelles seraient, quelles sont les armes de l'âme? Car nous ne «flottons» plus dans le brouillard «romantico-religieux» d'un concept d'âme qui a si bien servi d'alibi à des entreprises moins éthérées, et dont l'Occident ne saurait s'enorgueillir.

Quelles sont les armes de l'âme, comme on dirait: quelles en sont les couleurs. Laisse-moi encore précipiter le cours de ma pensée. Ces armes sont accordées avec le rêve de la liberté, mais un rêve soigneusement éprouvé grâce au détour par la lutte des humains confrontés, et de ce fait entre eux, à l'élément matériel, aux conditions de l'existence terrestre. Non, pour moi, la poésie ne flotte plus, elle éprouve sa force, sa vertu, sa ressource spécifique en charriant, dans la pulsation de son rythme et l'émoi de ses visions, le poids de chair, de sueur, de larmes et de sang des êtres, mais aussi en faisant sienne la surrection étincelante d'esprit qui parfois les soulève en vue de leur possible. Renouveler l'éveil à même la gra-

vité de l'existence mortelle, c'est ainsi que je conçois l'exigence, le «devoir» de la poésie.

Cette émergence d'une «entité» indissolublement faite de corps et d'esprit, tu l'évoques dans cette «énergétique» proposée par la science la plus avancée, et découvrant sa convergence avec la sagesse la plus ancienne. Je partage le même sentiment. Du moins dans la mesure où il rompt avec le dualisme métaphysique traditionnel, notamment illustré par la représentation cartésienne de la «chose pensante» et de la «chose étendue».

Mais voilà qui donne beaucoup à penser. J'ai pourtant à présent le goût de céder à une humeur moins grave en te proposant, en vue de cette alchimie terrestre-ouranienne du corps-esprit, d'ajouter une autre lettre à cette «âme» déjà mu-tée en «arme»: un «o», qui nous donne un fort plaisant «arOme». Dans lequel je subodore tout ce que pourrait avoir de délicieux le dégagement d'esprit d'une existence ici-bas inspirée par le rêve, partagé en un banquet, de la liberté. De délicieux, de nourrissant, – de savoureux comme la sagesse, qui est un savoir sapide, une «sapience». Ce «o» me semble se proposer électivement comme le caractère, parmi ceux de la langue, expressif de la pOésie: délectation et célébration confondues en un seul éclat de voix.

À toi de nouveau. Au plaisir.

Paul Chamberland

P.-S.: Figure-toi que le dictionnaire nous laisse le choix de poser ou non un accent circonflexe sur le «o» d'arome! J'imagine que c'est selon que nous avons l'humeur exclamative ou non.

Montréal, le 1^{er} mars 1989

Cher ami Paul,

Voici que tu poses rétrospectivement la question Poésie/Révolution, donc de l'«Engagement». Ce procès longuement instruit, depuis Platon pour qui «les poètes ne sont pas plus utiles à l'État que les joueurs de quilles», continue de donner mauvaise conscience. Pour ma part, la poésie demeurera sans cesse mobilisation et engagement immédiats de l'être dans sa totalité. J'ai toujours trouvé redondant ce supplément d'exigence didactique et éthique. En effet, si la parole poétique, par sa nature même, n'indiquait pas l'imparfait comme le transcendant, elle ne serait pas si insupportable aux pouvoirs établis. Ceux-ci – qui ne s'y trompent pas! – ont répondu par la faim, la peur, l'internement, le mépris...

Plus serrée dans son fond comme dans sa forme, et plus proche se tiendra-t-elle de sa vérité intrinsèque, plus l'écriture poétique réalisera sa potentialité; et plus forte donc sera son pouvoir transformateur, dans l'esprit comme ailleurs. D'où l'exigence pour l'homme de poésie de moduler le texte le plus près possible de sa diction intérieure. Ici, comme dans la Voie du Sabre et la Haute Calligraphie, cette parole JUSTE se situera «par-delà le bien et le mal». Je pense soudain à l'ami Hölderlin.

Je sais que tu comprends, mon cher Paul, que du vocable «révolution» j'entends: bouleversement, soulèvement, dépassement de l'EGO, tout à la fois l'individuel et le collectif. *Car je persiste à croire que dans chaque homme respirent tous les hommes.* Et qu'en même temps nos systèmes nous ressemblent, vice-versa.

«Changer la vie», «Transformer le monde»! Rimbaud. Marx. Soit! Vieille équation, peut-on dire, et qui ne prend pas souci explicite du chantier intérieur, individuel! Mais la dialectique fonctionne là comme ailleurs. Est-ce pourquoi tu rappelles que Rimbaud voyait pour la poésie «un avenir matérialiste». Toutefois flotte une ambiguïté. En allant vendre

des armes aux nègres, l'auteur des *Illuminations* a lui-même glissé là-dessus: cette aventure lui fit une belle jambe pour se traîner au paradis (Pardon!). Poète de la CONNAISSANCE profonde qui d'expérience a montré que la pratique du verbe est d'ordre alchimique, son histoire nous rappelle le mot d'Épictète: «Tu n'es qu'une âme chétive qui soulève un cadavre.»

Mon cher Paul Chamberland, je ne te quitterai pas sur une note aussi lugubre. Quelles sont les armes de l'âme, demandes-tu? Tu réponds fort superbement. Et si la vocation poétique tient de cette qualité: libre, et dérangement pour les vendeurs du temple, reste à la rendre permanente. Que la vigilance soit une de tes armes! L'efficacité, de soi, suivra...

Salut, dans tous les sens, par la poésie!

À bientôt!
Amitiés!

Serge Legagneur

P.-S.: Lautréamont, tu t'en souviens, prévoyait que la poésie sera «faite par tous».

* * *

Montréal, le 6 mars 1989

Mon cher Serge,

Tu écris: «Car je persiste à croire que dans chaque homme respirent tous les hommes». Chaque ligne de ta lettre donne à penser, à penser et à espérer, et la phrase que je viens de relever me paraît en résumer le propos avec une belle limpidité. J'y vois une façon de désigner l'enjeu, c'est clair comme l'eau de la fontaine qui ne cesse de jaillir de la chanson de mes ancêtres (je me reprends et je dis *nos* ancêtres, là

où la poésie en sa source, sa ressource, nous réunit et conforte tous en une seule lignée, d'où qu'en viennent les affluents).

Donne à penser et à espérer, car le surcroît de la pensée, en sa fidélité et sa vigilance, c'est bien l'espérance, fougueusement objectée à tout déni d'humanité – et cela jusqu'au bord du désespoir. Tu comprendras que, dans cette perspective, avec toi j'écarte, comme «redondant», «ce supplément d'exigence didactique et éthique» qu'a tendu à imposer à la poésie une certaine conception de l'«engagement». La déroute de tant de doctrines ou d'idéologies révolutionnaires, certes ne «soulage» en rien de l'exigence de solidarité avec les humains. Mais nous voici, dans la mesure où nous répondons du poème, et à l'appel du poème, nous voici plus que jamais confrontés à la nudité et à la solitude auxquelles nous assignent la «vérité intrinsèque» de la poésie et l'exigence d'en «moduler le texte le plus près possible de sa diction intérieure». Nous n'attendons nulle légitimation d'une autorité étrangère à la simple diction, au chant – sachant que nous risquons l'égarément. Et nous prenons en compte le fait que la puissance propre de la poésie ne se réserve le plus souvent en cette époque que sous l'apparence d'une impuissance inévitablement risible.

Mais de cette déconcertante alliance – en quoi se réserve obstinément le poème – entre d'une part la nudité, la solitude et l'apparente dérision, de l'autre l'espérer qui au cœur de la pensée et du chant en accorde le surcroît, je ne pourrais trouver conscience plus alertée que dans les mots de Paul Celan, ceux du *Méridien*, dont j'ai pris connaissance par les extraits qu'en donne Philippe Lacoue-Labarthe dans son très bel ouvrage *La Poésie comme expérience*. Je cite un passage.

Je pense pourtant [...] – je pense que c'est depuis toujours une espérance du poème, de parler, avec ce langage justement, comme si c'était d'ailleurs – non je ne veux plus utiliser ce mot désormais, – comme si c'était au nom d'un autre – qui sait, peut-être au nom d'un tout autre.

[...]

Le poème séjourne ou espère – un mot qui renvoie à la créature – parmi ces pensées-là.

Personne ne peut dire combien de temps il y aura encore ce souffle suspendu – l'espoir et la pensée.

[...]

Le poème est solitaire. Il est solitaire et en chemin. Celui qui l'écrit l'escorte jusqu'au bout.

Par cela même, et dès maintenant, ne voit-on pas que le poème a lieu dans la rencontre – *dans le secret de la rencontre?*

Le poème veut aller vers un autre, il a besoin de cet autre, il en a besoin en face de lui. Il est à sa recherche, il ne s'adresse qu'à lui.

[...]

Le poème devient [...] un dialogue – souvent c'est un dialogue désespéré.¹

Une longue citation, au cours d'une lettre qui doit être brève. Mais ne nous permet-elle pas d'éviter bien des détours? Et sais-tu (tu le pressens déjà sans doute) à quel point l'«ami» Hölderlin «revient» dans les propos de Celan.

D'un hymne inachevé, je citerai quelques vers dont Heidegger a du reste fait un leitmotiv de l'une de ses méditations sur le poète.

L'homme a beaucoup appris. Des Célestes nommé beaucoup,
Depuis que nous sommes un entretien

1. Paul Celan, cité par Philippe Lacoue-Labarthe, dans *La Poésie comme expérience*, Christian Bourgois, 1986.

Et pouvons ouïr les uns des autres.²

Depuis que nous sommes un entretien, ou un dialogue. Que nous sommes...!

J'éprouve toujours du malaise à me voir désigner comme poète. Mais c'est qu'on ne peut, sans grossièreté, prétendre à pareille appellation comme si on détenait là un titre! Ou comme si on avait «obtenu la permanence» d'un emploi! D'abord, il y a (ou il n'y a pas) poème. Ça se recueille d'«ailleurs» pour venir à la diction; et «celui qui écrit», comme dit Celan, «l'escorte jusqu'au bout». C'est le poème, à chaque fois, qui accorde à son proférateur la qualification poétique. Qui ne sera jamais gagnée, acquise une fois pour toutes. C'est grâce à cette salubre précarité que se réserve la pure, l'indemne diction de la poésie. La parole, comme entente, se déploie en poème dès avant le premier mot. Elle n'aura jamais été l'«ex-pression» d'un sujet pour ainsi dire «propriétaire» de son discours et prétendant le revendiquer comme tel, — en cette reproduction de l'identique à soi, ostentation d'un ego, d'où s'est toujours déjà décidée la curée pour le pouvoir et la domination. Le poème est «solitaire», il est orphelin, ajouterai-je. Et l'«espérance» lui vient de ce qu'il parle «comme si c'était au nom d'un autre». L'autre s'est fait entendre, l'autre appelle, dans et dès ce qui commence en poème, et le poème en a besoin pour être. Écrire c'est alors répondre à la con-vocation du *tout autre*. Le poème a lieu «dans le secret de la rencontre», qui nous fait être en (un) dialogue.

Si la solitude du poème tient justement au fait paradoxal qu'il est rencontre et entretien, place faite à l'autre au plus intime de soi, ne doit-on pas voir là, très précisément comme gage et enjeu d'une *juste* diction, celle d'un «nous» qui, dans son essence même, fait échec à tout pouvoir constitué dans l'assujettissement de l'autre à soi? Je vois dans cette distance

2. Hölderlin, *Ceuvres*, La Pléiade, p. 844 n.

appropriante le foyer d'une «con-spiration», d'une respiration ensemble de tous les humains en chacun – le secret même de la liberté – dont la révélation ne peut que faire peur aux agents du pouvoir. La puissance de la poésie n'a plus l'air d'offrir que des dehors inoffensifs, certes, mais nous n'en savons pas moins que c'est là un malentendu.

Voilà, cher ami et collègue. À toi, de nouveau, le prochain mouvement de la partition.

Paul Chamberland

* * *

Montréal, le 16 mars 1989

Mon cher Paul,

Lettre intelligente aussi que ta dernière! À propos de l'acte poétique, elle commence, il est vrai, sur des mots amers: «nudité, solitude, impuissance inévitablement risible, apparente dérision...» Constat triste, mais juste!

Tu poursuis avec les mots de Celan: «Parler avec ce langage comme si c'était d'ailleurs... aller vers un autre... dialogue désespéré...»

Voici que soudain ta vigilance surprend comme un éclat de lame (de l'ÂME): «Écrire, dis-tu, c'est répondre à la convocation du tout autre.» (Remarquable trait d'union entre con et vocation!) Et tu continues sur ce dialogue interne, ouvert entre le poète et l'autre-hôte – «Je est un autre» –, sur cet échange entre son intériorité et l'ailleurs; tu notes la conspiration (encore le trait d'union!) d'où tu vois naître la force et la liberté.

Tu conclus: «La puissance de la poésie n'a plus l'air d'offrir que des dehors inoffensifs...»

Merci, mon cher Paul, de cette ration d'oxygène!

Faut-il à présent souligner le flottement discret de la

médiumnité, et cette façon heureuse de traverser sans les nommer: le romantisme allemand, le surréalisme, les grandes initiations...? Faut-il résister à la tentation de citer l'autre ami, Davertige:

... Davertige de tous les vertiges des siècles
 ... Je suis médium des rêves de chacun...

À tout cela président les vertus de la disponibilité et du détachement. Courage, détermination, persistance. Aménagement de l'espace où loger l'autre, tous les autres. Ce n'est là ni jeu, ni luxe. Le reste, mépris ou dérision, ne te concerne pas. Ce sont les «Armes miraculeuses» d'Aimé Césaire... Et comme dans toute bonne pratique alchimique, les forces dont tu parles se méritent!

CONNAIS-TOI TOI-MÊME, ET EN TOUS LES AUTRES!

Bonnes vacances Paul!

Serge Legagneur

P.-S.: Qui est l'autre? Ai-je une place à son enseigne? La solitude fait-elle table commune?

* * *

Montego Bay, le dimanche 19 mars 1989

Mon cher Serge,

Ici le soleil, l'eau de la mer, le sable, la brise, les palmes, etc. Je n'insisterai pas. Ce sont aussi des images de ta patrie d'origine. Tu cites, dans ta dernière lettre, les paroles d'un poète qui est l'un de tes compatriotes, Davertige, et tu fais allusion à un autre poète, martiniquais fameux, Aimé Césaire

(*Les Armes miraculeuses* et le *Cahier d'un retour au pays natal* m'ont beaucoup marqué à l'époque où j'écrivais *L'Afficheur hurle*).

Certes la médiumnité (médiation) fait-elle le poète à chaque fois. Et le poème échoit en gage, en témoignage. Offrande. Être un entretien, un dialogue, c'est bien tenir table ouverte: la solitude et le partage y échangent leur ressource ou, mieux, tirent l'un de l'autre leur essence. Ainsi la poésie, peut-on dire, a son *Banquet*, – malgré Platon! Encore que le fameux dialogue sur Éros, nous ayons toute légitimité d'en extraire, pour l'accorder à la poésie, la définition de l'amour proposée par Diotime à Socrate: *un enfantement dans la beauté*.

La tournure heureuse de ces lignes, sans doute me vient-elle de la proximité de la mer antillaise... Je la veux celle de convives. Peut-on imaginer situation plus étrangère à celle des armes? Cela m'amène à faire entendre Hölderlin. La première strophe de *Courage du poète*:

Et toi pour la servir par la Parque nourri?
Alors va! Avance sans armes
Le long de la vie, ne crains rien!

Avance sans armes! Plus loin dans le même poème nous trouvons:

Nous aimons, chantres du peuple, être auprès des vivants,
Joyeux dans leur foule assemblée, amis de tous,
Ouverts à tous...

Le poème ne se propose qu'à la condition d'un désarmement intégral, et unilatéral! C'est dire que le poète doit consentir à la plus résolue vulnérabilité. Parce qu'il invoque, appelle une communauté, et qu'une communauté n'est accordée à elle-même que dans la fête. «Fête de la paix», pour reprendre le titre d'un autre poème de Hölderlin.

Seule la plus grande liberté peut aller avec cet état «désarmé», et désarmant, du poète. Elle ne se dissocie pas de

la convivialité festive, de la fraternité. Tout le déni opposé par la «réalité» mesure l'ampleur du courage dont doit s'armer le poète.

Je songe au *malentendu* que s'attire inévitablement le poème, là même où il est question de justice, d'égalité et de toutes les valeurs universelles. N'importe quel poème, s'il l'est! Et il l'est dans la mesure où il est écouté du vivant. Il l'est parce qu'il donne lieu au dialogue, à l'entretien, – à l'autre, au tout-autre. Comme la chose paraît facile, énoncée de cette façon. Il n'en est rien pourtant, puisque le poème ne se fait entendre, comme tel, que dans la mesure où il rompt avec les guises du discours. Avec l'inclination la plus habituelle du langage, donc, qu'il s'agisse de l'universel ou de ce que j'appellerais le fanatisme de la banalité. Tout discours, serait-il le plus élevé, le plus généreux, risque à tout moment de s'éprendre de lui-même en tant que déclaration d'un vrai, d'un bien et, à ce titre, de se faire valoir comme légitimation, ombreuse, de son propre, de l'identique à soi. Comment se surprendre que les plus grands manifestes révolutionnaires aient fini par justifier la terreur et la tyrannie?

Même sur le mode du murmure, le poème établit, à chaque fois, une inaliénable résistance aux emportements du discours. Et c'est en cela que réside sa puissance. Le poème n'est pas l'expression «personnelle» de quelqu'un, il laisse entendre, dans la figuration de toutes choses, l'être même. Il ouvre ainsi l'aire de l'entente et du dialogue, qui échappe, par nature, à toutes les formes d'assujettissement que nous imposent, soi-disant pour notre bien, les pouvoirs.

Mais les vers de Mandelstam survivront éternellement à l'ère de la glaciation stalinienne. Je t'en propose quelques-uns en terminant. Ils sont parmi les derniers du poète proscrit, ceux des *Cahiers de Voronej*:

Et quand je vais mourir, ayant servi mon temps,
Moi de tout temps l'ami de tout vivant sur terre,

Retentira plus haut et plus immensément
L'écho du ciel dans ma poitrine tout entière.

Toute mon affection fraternelle.

Paul Chamberland

* * *

Montréal, le 6 avril 1989

Cher Paul Chamberland,

Merci pour le cadeau de mer et de soleil frais rapportés de ces îles qui dansent, parfois! Pas d'outrage à dire mon brin de nostalgie à cet instant où, te lisant, je poursuis mon vingt-cinquième fidèle hiver au Québec.

Il fait bon que tu enchaînes sur la poésie «comme gage (et) offrande, dialogue (et) partage». Peut-on imaginer, demandes-tu, situation plus étrangère à celle des armes? Tu continues: «Je songe au *malentendu*...» Là ne se comptent ni la première, ni la dernière hérésie. Dois-je rappeler à ce propos – il s'agit bien de combat – que l'idéogramme signifiant la «Voie du guerrier» et qui représente une lance brisée, ce qui pour la plus obtuse intelligence devrait symboliser la «Paix», se trouve en langues occidentales traduit par «Art martial»?

Inutile de citer tous les grands maîtres, Morihei Uyeshiba insiste: l'agresseur n'est qu'un égaré momentané, ne pas l'abattre! Je voudrais souligner que la *maîtrise* respire plutôt loin des armes. Qu'il existe des maîtres de thé, d'arrangement floral, de calligraphie, etc. La maîtrise s'évalue chaque fois suivant le degré de contrôle et de perfectionnement intérieur, selon la pratique de chacun. Engagement total, elle reste une posture de l'esprit.

Souvent, tout au long de l'Histoire, des civilisations tiennent l'étude de la grammaire, la récitation, l'écriture entre

autres, pour des exercices spirituels, propres peut-être à conférer des pouvoirs... À ce titre, Maître Hölderlin, tu nous le rappelles, dit: «Avance sans armes..., ne crains rien!» En effet, à un certain niveau de *qualité d'âme*, les attaques ne pointent plus. Ceux qui *connaissent* nous expliquent que cette invulnérabilité provient, bien au-delà de la technique, mais tout simplement de l'abandon du MOI: toute force ou forme appelant son antagonique.

À preuve, «la poésie désarmée, désarmante», et qui ne finit pas de vivre. Venu le moment de distinguer, force brute, force subtile. Par là aussi croise l'étroit chemin du dépassement individuel et de la *liberté solidaire*. Être libre, c'est libre *avec*... Et de proche en proche, peut-être l'auras-tu ta FÊTE DE LA PAIX.

Avons-nous parlé poésie? Je n'en sais rien. *Mais comment enfin parler poésie?* Nous voilà tout de même, mon cher Paul, bien loin des idéologies. En ce qui me concerne, elles demeurent des véhicules, non sans réelle importance, mais qui appartiennent aux laboratoires. Ne voulant pas «prendre pour la lune le doigt qui me l'indique» (vieille et verte métaphore!), je me demande chaque fois: quelle âme, quel rêve, quelle souffrance doublent la page? Facile, n'est-ce pas, de préférer Nietzsche à Hitler! De ce point de vue, peu de héros méritent leur effigie. Mais qu'importe, guerrier, mène ton combat! «Choisis toujours, conseille quelqu'un, un chemin qui a du cœur!» «Ce chemin-là, renchérit l'autre, vaut mieux que le but.»

«Bonne chance, pèlerin!»

Très amicalement,

Serge Legagneur.

Paul Chamberland est né à Longueuil en 1939. Ont été réédités en 1985 quelques-uns de ses premiers recueils de poèmes (*Terre Québec*, suivi de *L’Afficheur hurle* et de *L’Inavouable*, l’Hexagone, collection «Typo»). Il dirige présentement des ateliers d’écriture à l’UQAM et vient de publier un essai (*Un livre de morale*, l’Hexagone, 1989).

Né en 1937 à Jérémie, Haïti, Serge Legagneur vit au Québec depuis plus de vingt-cinq ans. Poète, il a publié, entre autres recueils: *Textes interdits* (Estérel, 1966), *Textes en croix* (Nouvelle Optique, 1978), *Le Crabe* (Estérel, 1981), *Glyphes* (Équateur et Cidiha, 1989).